

AU-DELA DU MYTHE, ENJEUX ET PERSPECTIVES

Être moderne : Le MoMA à Paris



MoMa Signac, Portrait de Félix Fénéon

L'un des événements de cet automne, «Être moderne : le MoMA à Paris» réunit à la fondation Louis Vuitton, un ensemble exceptionnel de deux-cents œuvres incarnant l'audace et l'esprit d'avant-garde de l'institution new yorkaise et la stratégie visionnaire d'une collection en perpétuel mouvement.

Alfred H. Barr, l'âme du MoMA

Le MoMA, entre sa fondation en 1929 par trois collectionneuses-mécènes, Lillie P. Bliss, Abby Aldrich Rockefeller, Mary Quinn Sullivan et Glenn D. Lowry qui le dirige aujourd'hui et prévoit un ambitieux projet d'agrandissement pour 2019 a vu ses enjeux considérablement évoluer.

Le parcours investissant l'ensemble du vaisseau amiral de Frank Gehry volontiers polyphonique, favorise des rapprochements transversaux inédits et interroge les défis auxquels la collection est confrontée à l'ère d'Internet et de la mondialisation. Tous les médiums sont représentés.

Entre tropisme européen, ancrage local et ouverture géographique non occidentale sa politique d'acquisition affirme une volonté réactive et pionnière en ce qui concerne l'Amérique latine, les Afro-Américains, les femmes, les questions de genre et d'identité ou l'Europe centrale.

Chronologiquement, les galeries au rez-de-bas-sin ouvrent sur le premier MoMA d'Alfred H. Barr les yeux, tournés vers l'Europe avec des chefs-d'œuvre de Cézanne («Le Baigneur»), Picasso («L'Atelier»), Brancusi («L'Oiseau dans l'espace»), Signac («Portrait de Félix Fénéon»), Matisse («Poissons rouge et palette»), Duchamp («Roue de bicyclette»), De Chirico («La mélancolie du départ»), Man Ray («Anatomies»), Magritte («Le Faux miroir»)... emblématiques des origines et grandes conquêtes de la modernité. Pour contrebalancer cet héritage européen, Edward Hopper avec «Maison près de la voie ferrée» est vite devenu un emblème national.

Une rupture s'amorce avec Max Beckmann contraint de fuir l'Allemagne nazie.

Puis le point de bascule en faveur des Etats-Unis s'impose dans les années 1950 avec les ténors de l'Expressionisme Abstrait, Jackson Pollock, Willem de Kooning ou Mark Rothko.

Une scénographie très étudiée

Au rez-de-chaussée annoncés par le somptueux «Wall Drawing» de Sol LeWitt, l'Art minimal se confronte au Pop à travers notamment Ellsworth Kelly, Frank Stella et Andy Warhol, Jasper Johns, Roy Lichtenstein.

Changement complet de paradigme au Premier niveau dans les années 60 avec l'Art en action, Joseph Beuys et sa mythologie personnelle, George Brecht et le mouvement Fluxus, Bruce Nauman et l'usage du néon. Performance (Félix Gonzales-Torres), danse (Yvonne Rainer), vidéo (Laurie Anderson) anticipent radicalité et permutations de l'image avec Barbara Kruger (consommérisme, religion, pouvoir), Cindy Sherman (stéréotypes féminins) ou Gerard Richter (l'après 11 septembre). Emeutes raciales, épidémie du sida, violence, l'art est le reflet d'une Amérique tourmentée.

Au Deuxième niveau, de nouvelles scènes apparaissent avec la globalisation : l'Egypte (Iman Issa), la Turquie (Ash Çavuşoğlu), la Thaïlande (Rirkrit Tiravanija né en Argentine) teintées d'enjeux identitaires et politiques. Il est à noter que depuis 2009 le MoMA a été l'un des premiers avec la Tate à créer des groupes de recherche sur ces aires de géographies extra-occidentales.

Les nouvelles technologies font leur irruption au musée avec les «Emoij originels», conçus par Shigetaka Kurita pour une société de télécommunications japonaise, le «Google Maps Pin» de Jens Eilstrup Rasmussen ou l'arobase stylisée de Ray Tomlinson et quelques jeux vidéos

déjà considérés comme historiques.

L'installation hypnotique de Ian Cheng nous entraîne dans des univers mutants autour des enjeux de l'intelligence artificielle (IA) avec la fresque «The Emmissary», incompatible pour la cognition du cerveau humain, ce qui empêche d'en suivre la narration. Brillant et inquiétant à la fois.



MoMa Nauman, Sept silhouettes

Last but not least et pour reprendre son souffle après une telle traversée, l'installation sonore «The Forty-Part Motet» de Janet Cardiff à partir d'une musique de la Renaissance interprétée par quarante voix du Salisbury Festival Choir et retransmise par quarante haut-parleurs qui forment ici une ronde. Le visiteur peut alors se déplacer pour les entendre tour à tour dans ce qui ressemble à une méditation. Poétique et sensiblement juste dans cet espace en forme de chapelle, dessiné par Gehry en hommage à le Corbusier. La scénographie a d'ailleurs été l'objet de vraies recherches de la part de la Direction artistique de La Fondation Louis Vuitton afin de favoriser un cheminement par paliers avec des espaces interstitiels dédiés à creuser certaines démarches.

Qu'est-ce qu'être moderne ? Quel sera le musée d'art contemporain du futur ? A l'heure du flux constant, des identités plurielles et fragmentées, de l'instable et du chaos, les défis

EXPOSITION

sont nombreux pour les collections du MoMA et de nos institutions européennes.

Outre son aspect formel séduisant, le propos de cet accrochage remarquable à plus d'un titre, bouscule les canons de l'Art et invite à changer de focale pour nous tourner vers de nouveaux horizons et référents esthétiques.

MARIE DE LA FRESNAYE

Catalogue co-édition The Museum of Modern Art, New York et la Fondation Louis Vuitton, Paris. 288 pages, 50 €.

Infos pratiques :

*«ETRE MODERNE : LE MoMA A PARIS :
Fondation Louis Vuitton. 8 avenue du
Mahatma Gandhi, Paris*

*Programmation autour de l'exposition : tables
rondes, rencontres, cinémas...*

*Il est fortement conseillé de réserver son entrée
à l'avance sur le site internet de la Fondation.*

Exposition jusqu'au 5 mars 2018.